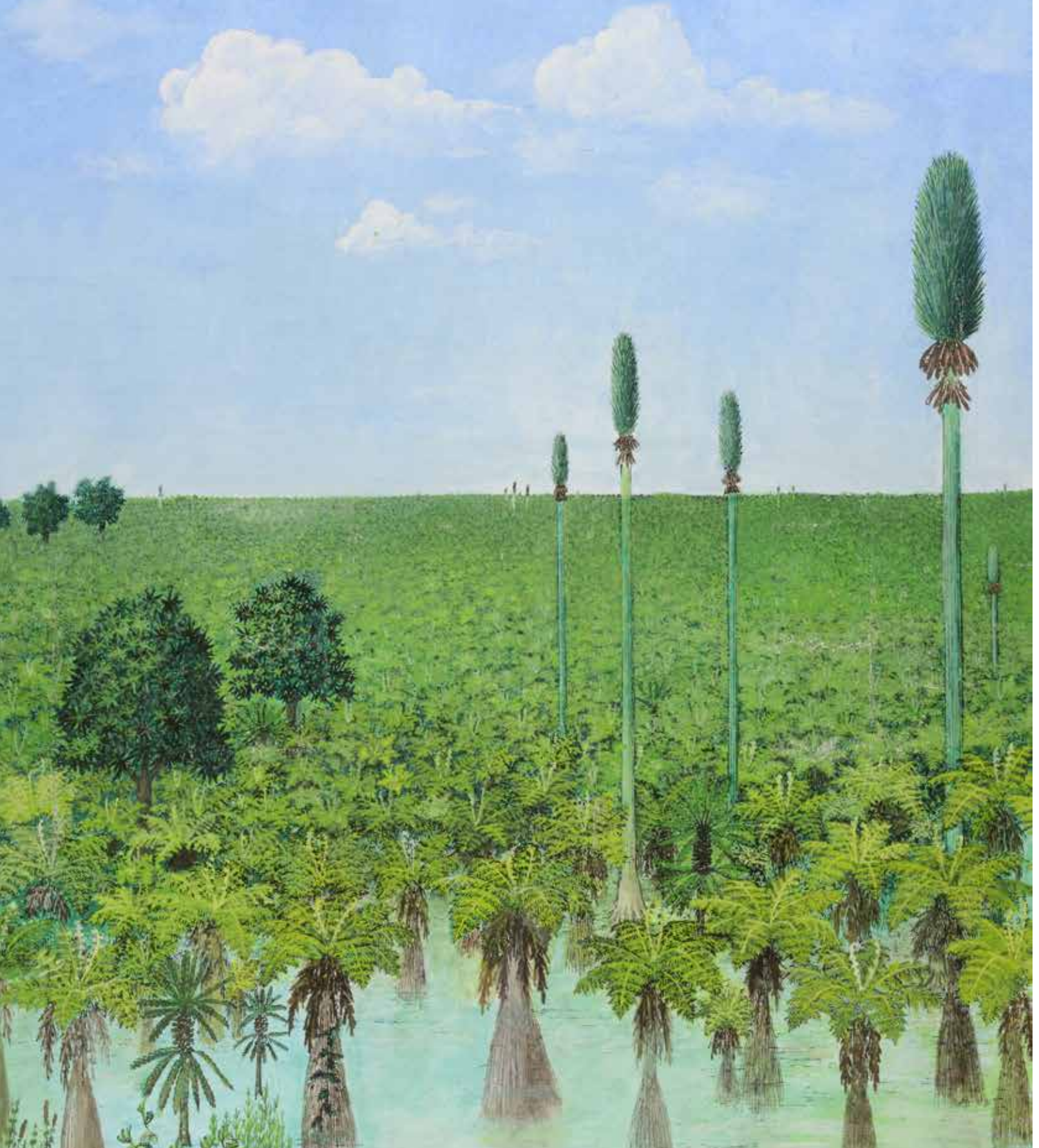


# le phare

journal n° 27

centre culturel suisse • paris



SEPTEMBRE - DÉCEMBRE 2017

EXPOSITIONS • PAULINE JULIER • BARBEZAT-VILLETARD • MATHIS GASSER • CHRISTIAN LUTZ  
MUSIQUE • KIKU & BLIXA BARGELD & BLACK CRACKER • SYLVIE COURVOISIER & MARK FELDMAN • ZAYK • HYPERCULTE  
• CYRIL CYRIL • GIALLO OSCURO / THÉÂTRE • OLD MASTERS • ALEXANDRE DOUBLET • JOËL MAILLARD  
DANSE • YASMINE HUGONNET • CINDY VAN ACKER / LITTÉRATURE • ÉCRITS D'ART BRUT • MAYLIS DE KERANGAL ET  
MATTHIAS ZSCHOKKE • BERN IST ÜBERALL / ARCHITECTURE • DEGELO / GRAPHISME • BALDINGER • VU-HUU • SCHAFFTER SAHLI  
NUIT BLANCHE • HANNA WEINBERGER / PORTRAIT • ROGER ZIEGLER / EXTRAMUROS • PERFORMANCEPROCESS À BÂLE





**Ai Weiwei.**  
D'ailleurs  
c'est toujours  
les autres

**Musée cantonal  
des Beaux-Arts  
Lausanne**

**22.9.2017 – 28.1.2018**  
Entrée libre

Ai Weiwei, *With Wind*, 2014, bamboo et soie © Studio Ai Weiwei

10  
PLATEFORME

mcb-a  
MUSÉE CANTONAL  
DES BEAUX-ARTS  
LAUSANNE

## Sommaire

4 / • EXPOSITIONS

**Une plongée dans les méandres  
de l'histoire de la nature**

Pauline Julier

8 / **Modulations spatiales** Barbezat-Villetard

9 / **Spéculation institutionnelle**

Mathis Gasser

10 / • GRAPHISME

**Contextuel, transversal et global**

Baldinger • Vu-Huu

11 / • MUSIQUE

**Voix de maîtres**

KiKu & Blixa Bargeld & Black Cracker

**Un piano sans limites ni frontières**

Sylvie Courvoisier & Mark Feldman

12 / • ARCHITECTURE

**Un bureau qui questionne l'impossible**

Degelo Architekten

14 / • THÉÂTRE

**La vie en orbite** Joël Maillard

15 / • GRAPHISME

**Fidélité graphique** Schaffter Sahli

16 / • DANSE

**Figure, posture et voix sans parole**

Yasmine Hugonnet

18 / • THÉÂTRE

**Drôle comme la vanité démasquée**

Old Masters

20 / • EXPOSITION • DANSE

**Étreindre ce qui fait la vie**

Christian Lutz – Cindy Van Acker

22 / • ÉVÉNEMENTS

**Marathon dansé** Foofwa d'Imobilité

**Questions d'images** Unfamiliar Familiarities

**Beauté brute** Écrits d'art brut

**Pixels Story** Augmented Photography

23 / • INSERT

**PerformanceProcess à Bâle**

27 / • LITTÉRATURE

**L'épique et l'intime**

Matthias Zschokke et Maylis de Kerangal

28 / • THÉÂTRE

**Les mots pour dire la mort sans sombrer**

Alexandre Doublet

30 / • MUSIQUE

**Passeurs de frontières** Bongo Joe Records

32 / • LITTÉRATURE

**Histoires de langues** Bern ist überall

33 / • ÉVÉNEMENTS

**Swiss Made Books**

Les plus beaux livres suisses 2016

**Saisir l'insaisissable** Hannah Weinberger

Nuit blanche

34 / • PORTRAIT

**Réflexions musicales** Roger Ziegler

39 / • LONGUE VUE

**L'actualité culturelle suisse en France**

Expositions / Scènes

41 / • MADE IN CH

**L'actualité éditoriale suisse**

Arts / Littérature / Cinéma / Musique

47 / • INFOS PRATIQUES

Couverture: Pauline Julier, *Pompéi Végétale*, 2012.  
© Jun Wang



*Le Plus Vieux Paysage du Monde*, extrait vidéo, 2017. © Pauline Julier

## L'automne des explorateurs

Il y a 300 millions d'années, une forêt luxuriante s'étendait au nord de la Chine. Ce « plus vieux paysage du monde » a ensuite été figé dans la roche par une éruption volcanique. Les teintes grises minérales ont ainsi remplacé les éclats verdoyants. Cette Pompéi végétale a surgi récemment de l'oubli grâce à des fouilles scientifiques menées dans une mine de charbon. C'est le point de départ du projet *Naturalis Historia* développé par l'artiste Pauline Julier, qui convoque des recherches archéologiques, ethnologiques ou climatologiques pour explorer les rapports complexes entre l'homme et la nature.

Joël Maillard, explorateur de l'âme humaine, s'intéresse à un sujet très voisin, la Terre, où l'homme vit depuis environ 200 000 ans. Dans sa pièce futuriste *Quitter la Terre*, le metteur en scène imagine, non sans humour, une humanité qui a préféré disparaître de la surface de la planète bleue en vue de recréer un simulacre de vie dans une station orbitale où les bibliothèques sont vierges et les survivants copulent en public.

Un autre adepte des plateaux de théâtre, Alexandre Doublet, étudie quant à lui des auteurs comme Michel Foucault, Marguerite Duras ou Annie Ernaux. Les textes qu'il a choisis se focalisent sur la douleur humaine et la mort, mais grâce à la sensible interprétation des acteurs, qui évoluent sur une scène recouverte d'une matière sombre rappelant la poussière de lave, la pièce vise à *Dire la vie*.

Le CCS jongle entre la scène et les salles d'exposition. Mathis Gasser porte un regard aiguisé sur des domaines comme l'art, l'architecture, le politique, cherchant à mêler une approche documentaire avec des références à des œuvres de fiction. Dans son exposition *Le Musée et la Planète*, il aborde la représentation des lieux de pouvoir par le prisme de la science-fiction, à moins que ce ne soit l'inverse.

Dans un autre registre d'images, le photographe engagé Christian Lutz examine les mécanismes du pouvoir politique, économique et religieux, en se basant sur une observation incisive de groupes humains. Au cours de plusieurs séjours à Las Vegas, ville des excès et des artifices, il a composé *Insert Coins*, une série de photographies qui capte des personnages rejetés dans la rue par cette ville-fabrique d'illusions. Les postures de ces individus ont inspiré à la chorégraphe Cindy Van Acker un solo qui propose une nouvelle énergie à ces scènes de rue hantées par l'indifférence.

Ce programme propose aussi plusieurs types d'explorations de la voix. Au sein du projet musical défricheur KiKu, le cri dada charbonneux de Blixa Bargeld côtoie le flow du poète rappeur Black Cracker pour revisiter l'œuvre de l'écrivain allemand Jean Paul. La voix est cachée dans la pièce *Se sentir vivant* de la chorégraphe Yasmine Hugonnet, qui poursuit ses expérimentations de la ventriloquie en écho à ses gestes dansés. Voix toujours, celles du collectif Bern ist überall, qui s'amuse avec un plaisir manifeste à faire vivre sur scène toutes les langues imaginables ou imaginées.

Enfin, nous poursuivons nos recherches sur l'art performatif en proposant une suite au projet *PerformanceProcess* que nous avons présenté en 2015. Cet automne-hiver 2017-2018, c'est à Bâle que ça se passe, où trois institutions – Musée Tinguely, Kaserne Basel et Kunsthalle Basel – collaborent, en partenariat avec le CCS, pour explorer la performance suisse dans ses multiples formes. — Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser



# Une plongée dans les méandres de l'histoire de la nature

De l'apparition des traces enfouies de la plus vieille forêt du monde aux éruptions volcaniques aussi dévastatrices que fascinantes, Pauline Julier propose ses « histoires naturelles », qui entremêlent découvertes archéologiques, recherches scientifiques, essais théoriques et légendes sublimes. — Entretien avec Pauline Julier par Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

## EXPOSITION

09.09 – 17.12.17

Pauline Julier

*Naturalis Historia*

L'exposition a été coproduite avec le centre artistique pluridisciplinaire La Ferme-Asile à Sion.

■ • CCS / *Naturalis Historia*, ton projet sur l'histoire de la nature, étudie les rapports entre homme et nature, de la forêt la plus vieille du monde à nos jours. Comment cette histoire s'intègre-t-elle à ton parcours artistique et comment l'as-tu initiée ?

• Pauline Julier / Le projet a commencé il y a quelques années, lorsque j'ai découvert l'image de la plus ancienne forêt du monde dans un magazine scientifique. C'est la représentation visuelle d'une forêt fossilisée âgée de 300 millions d'années, qui a surgi de l'oubli en 2010 grâce aux fouilles d'un groupe de scientifiques sino-américains, menées par le professeur Wang dans une mine de charbon au nord de la Chine. C'est l'image d'une étrange forêt tropicale composée d'arbres, de fougères et de vignes depuis longtemps disparus, qu'une éruption volcanique a ensevelie sous la cendre et la lave. À partir des fragments de feuilles, de branches, conservés dans une couche de tuff volcanique compacte extrêmement dure, les scientifiques ont réussi à reconstituer la forêt *telle quelle* sur un kilomètre carré. Ils l'ont surnommée la « Pompéi végétale ».

Cette image m'a complètement fascinée, une image d'avant l'homme, d'avant l'animal même... Cette soudaine apparition d'un temps si lointain, si inconnu, me donnait le vertige. Je voyais les fossiles de cette forêt comme des témoins muets, des fragments étrangement précis à la fois dans l'espace et dans le temps, d'un monde depuis longtemps disparu et dont nous étions absents. La forêt avait été tirée d'un long sommeil et voilà que sa présence, pétrifiée puis soudain vive, pouvait s'inscrire dans notre mémoire sans que nous ne l'ayons jamais connue.

À l'époque, j'écrivais un autre projet à propos de la disparition des îles Tuvalu (qui est devenu le film *La Disparition des Aïtus*). J'ai cru voir, entre la disparition d'une île et l'apparition d'une forêt fossilisée, un cycle naturel certes, mais surtout des correspondances poétiques. Cette forêt fossilisée était aussi pour moi le plus vieux paysage du monde, le premier paysage qu'une éruption volcanique avait figé dans la roche pour toujours. J'ai eu envie d'aller suivre la reconstitution de ce paysage, depuis les fossiles jusqu'à l'image de la forêt.

Quand nous sommes arrivés sur le site en 2015, le tournage s'est avéré compliqué. Au-delà des incompréhensions culturelles et linguistiques, la mine de charbon est illégale et nous n'avons eu droit qu'à deux jours de tournage avant d'être arrêtés par la police locale qui, sans doute, nous soupçonnait d'espionnage industriel. Bloquée dans un hôtel paumé d'une ville perdue à la frontière du désert de Gobi, la recherche du professeur Wang – fondée sur l'idée de représenter *fidèlement* la nature – a appelé en moi d'autres histoires, d'autres situations où l'être humain se retrouve face à la nature



La Grotte, extrait vidéo, 2017. © Pauline Julier





Dialogue de la Nature avec un Islandais, extrait vidéo, 2017. © Pauline Julier

#### Repères biographiques

Pauline Julier (1981, vit à Genève) est artiste et cinéaste, formée à l'École supérieure de la photographie d'Arles et à Sciences Po, Paris. Ses films ont notamment été présentés aux Rencontres internationales Paris/Berlin/Madrid et au festival Hors Pistes, Centre Pompidou, Paris, au festival Loop à Barcelone, au festival Visions du réel à Nyon, au Tokyo Wonder Site, à la Gaité Lyrique à Paris, aux Internationales Kurzfilmage à Oberhausen ou encore à la Biennale d'Istanbul.

Parmi ses expositions, on peut relever celles à la Ferme-Asile, Sion (2017); *Reset Modernity*, ZKM, Karlsruhe (2016); Biennale de l'image en mouvement, Centre d'art contemporain, Genève, puis Museum of Old and New Art, Hobart, puis Arthub, Shanghai (2014-2015); *Les amitiés végétales*, Salines Royales d'Arc et Senans (2012).

et est mis à mal dans ses convictions. J'ai rêvé de Jules Verne, je pensais à Marie Shelley et à son Frankenstein, il y avait ce dialogue de Giacomo Leopardi depuis un moment dans ma tête, ou encore le Vésuve et Pompéi avec le San Gennaro napolitain et son miracle; en fait, beaucoup de ramifications subjectives à partir de cette première image de forêt. Je me suis alors plongée dans les textes de Philippe Descola à propos de la nature et de la manière dont l'Occident moderne se la représente : la chose du monde la moins bien partagée. Je ne m'étais jamais figurée la question comme ça... je découvrais alors à mon tour d'autres points de vue, d'autres relations à la nature. Par exemple en chinois, comme nous l'explique l'auteur François Jullien, le mot paysage n'existe pas; il faut dire – par idéogramme – « montagne-eau » ou « vent-lumière ».

À mon retour, j'ai découvert l'histoire de ce savant, Plin l'Ancien, à l'origine de la première encyclopédie qui mourut en s'étant rapproché du Vésuve en éruption qu'il voulait décrire de trop près. Le titre de son monumental ouvrage en 37 volumes qui compilait tout le savoir de son époque, *Naturalis Historia*, s'est alors imposé. J'ajoutais un sous-titre au pluriel pour engager comme un inventaire, *Des Histoires naturelles et des possibilités d'en rendre compte*, entre le texte et l'image. J'ai cherché ensuite comment retranscrire plastiquement ces histoires. Je voulais les rejouer ensemble, dans l'espace, les déployer en accentuant leurs échos. En les partageant, il est peut-être possible de les explorer davantage et de voir ce que les liens entre elles permettent d'activer.

• **CCS / Tu as élaboré ce vaste projet en cinq chapitres. Avais-tu un plan de départ ou as-tu construit le projet de fil en aiguille ?**

• **PJ /** Je voulais évoquer la façon dont on enferme la nature dans des boîtes, des codes, des paysages, des livres, des mots, des dictionnaires, des chapitres, des catalogues, etc. pour mieux la saisir, alors, il fallait renforcer une idée de classement. Les chapitres sont venus très

vite pour organiser la matière accumulée. Ils disent les séries, les accumulations, les recherches successives de compréhension.

• **CCS / Comment l'existence de cette plus vieille forêt du monde a-t-elle orienté tes recherches ?**

• **PJ /** Le professeur Wang avait voulu créer l'événement autour de sa découverte. C'est d'ailleurs pour cela qu'il avait demandé à l'illustrateur de son laboratoire de faire une représentation picturale de la forêt. Cette image n'a aucune valeur scientifique, elle est destinée au grand public... comme bien des images « scientifiques » en réalité. Si l'image est puissante, c'est dans sa portée poétique, saisissante. Peu importe bien sûr si la forêt ressemblait « exactement » à ça, je m'intéresse à ce réflexe de représentation et au mouvement de croyance qui en découle. C'est un peu comme pour le miracle de la liquéfaction du sang de San Gennaro, savoir si c'est un *vrai* miracle ne m'intéresse pas. Ce qui m'interpelle, c'est la croyance. En une image fidèle, en un miracle. Qui nous protège, qui nous enseigne, qui nous témoigne.

Nous sommes donc bien face à un palimpseste de paysages et de tentatives de représentations. En passant par ces réflexions, mes histoires naturelles sont en fait loin de tout académisme; elles redévoient du sensible, le tremblement de nos êtres face à cette puissance, cette étrange splendeur du monde vivant qui nous entoure et que nous cherchons à saisir. Or nous sommes partie prenante, nous sommes cette puissance, nous sommes la nature. Et si nous avions besoin d'une preuve, voici qu'arrive le terme *anthropocène* – dont tout le monde s'empare car il révèle un besoin de nommer, je crois – qui désigne cette nouvelle période géologique dans laquelle nous sommes : nos traces sont inscrites dans les couches de la roche même.

Donc ce sont les traces de cette forêt inscrites elles aussi dans la roche, dans une couche bien plus ancienne, qui ont tout déterminé. Au début je pensais réaliser un portrait de la forêt et puis petit à petit, d'autres choses se sont ajoutées et ma forêt ne suffisait plus.

• **CCS / Bruno Latour est un personnage important du projet. Tu l'as filmé au Musée de la Chasse et de la Nature. Quel est son statut dans *Naturalis Historia* ?**

• **PJ /** J'ai rencontré Bruno Latour durant le programme SPEAP que je suivais à Sciences Po Paris l'an dernier. Je revenais de Chine et il venait de publier son ouvrage *Face à Gaïa. Huit Conférences sur le nouveau régime climatique*. Une fois que j'ai rencontré sa pensée à propos de la nature et de l'anthropocène, je n'ai plus pu m'en passer. Pour ce projet, il prend en charge l'actualité d'une réflexion autour de la notion de nature.

• **CCS / Tu as aussi souhaité rencontrer le comédien Jean-Quentin Châtelain. Pourquoi lui précisément et quel rôle interprète-t-il ?**

• **PJ /** Jean-Quentin interprète l'Islandais (du *Dialogue de la Nature avec un Islandais* de Giacomo Leopardi) pour la version filmique du projet. J'aime beaucoup ce comédien depuis longtemps. Enfin un comédien suisse qui joue de son accent, avec son accent. Je l'ai souvent vu au théâtre, il a une diction extraordinaire et une présence marquante. C'est exactement la personne que je cherchais pour ce chapitre-là, quelqu'un qui puisse dire le texte avec la puissance brute du théâtre : un homme s'avance et parle. Je voulais que le texte soit dit de manière très extravertie, comme dans le texte de Giacomo Leopardi, ce qui n'est pas tellement l'habitude des comédiens de cinéma. Et c'était forcément lui, cet homme usé qui a tellement fui la nature et qui se retrouve nez à nez avec elle.

• **CCS / Les volcans sont aussi très présents. Pourquoi sont-ils particulièrement significatifs ?**

• **PJ /** C'est banal en fait. Le volcan, c'est la puissance absolue, la force dévastatrice et imprévisible qui rappelle notre condition. Je crois qu'on ne peut pas être face à un volcan comme on ne peut pas être face à la nature.

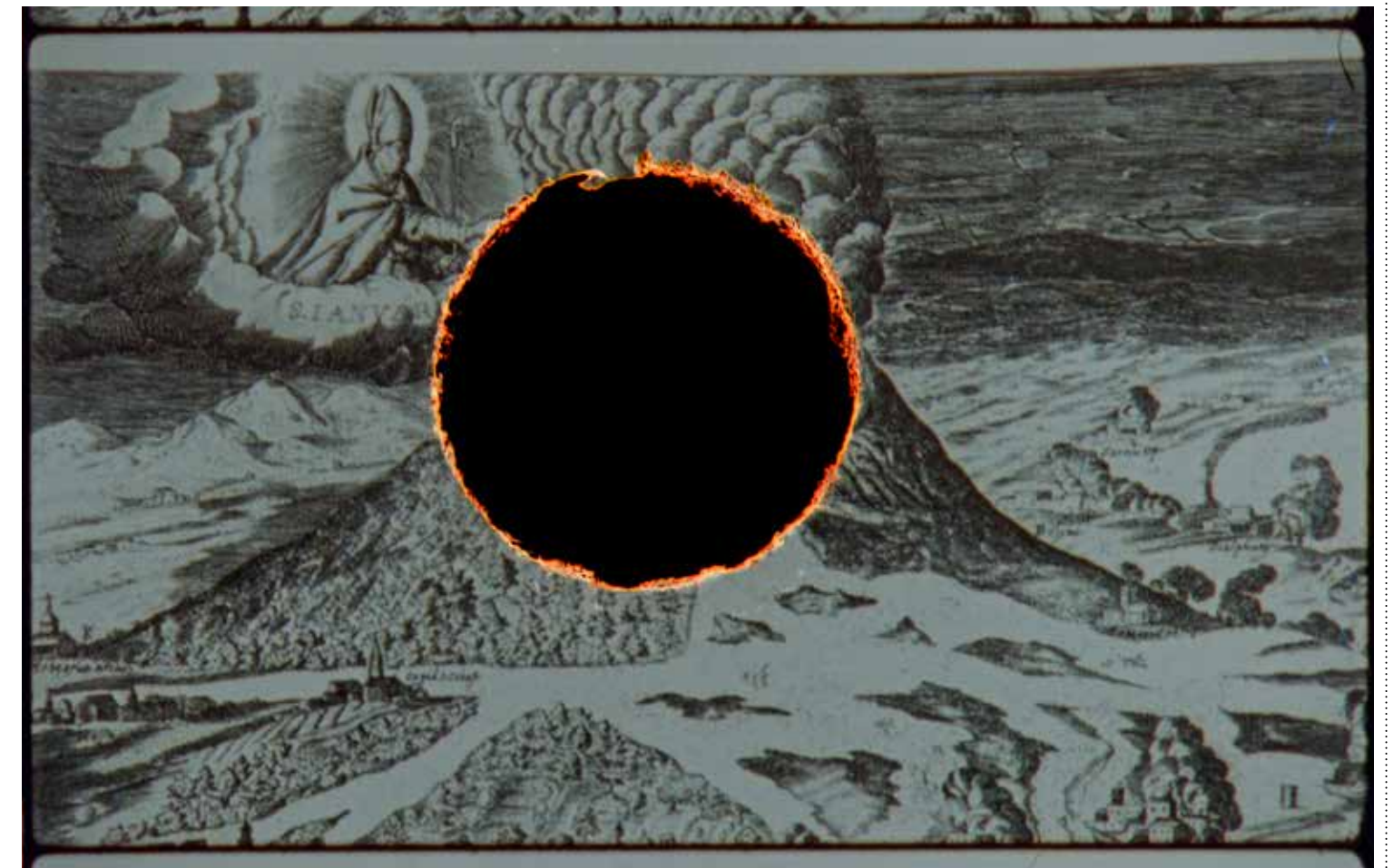
On en fait *potentiellement* partie, on est avec, dedans, à l'intérieur dirait sans doute Bruno Latour. Mais surtout, j'aime les volcans parce qu'ils figent le temps et les choses. On se comporte comme si on pouvait prévoir, stabiliser, alors que tout est toujours en mouvement, en train de changer. Les volcans eux aussi sont en mouvement perpétuel, ils naissent et ils meurent, mais au passage, ils figent des arbres, des animaux, des plantes, des villes, des êtres humains. Ils transforment des organismes morts en conservant à jamais leur apparence.

• **CCS / Dans l'exposition, tu mêles photographies et diapositives, films 16 mm, vidéos, ainsi que des structures-sculptures telles que faux rocher ou belvédère. Comment as-tu choisi ces médias en fonction des œuvres ?**

• **PJ /** Je voulais faire une exposition qui reprenne, mais aussi déplace, l'expérience cinématographique, donc des mots, des images, du son et du mouvement. Je voulais aussi tester une idée liée au fait qu'on ne peut pas dire paysage en chinois. Et si « une image vent-lumière » était une définition du cinéma ? Donc je cherchais à créer un souffle, du « vent-lumière ».

Le 16 mm, c'est parce que je cherchais une fragilité de support, une image qui peut brûler, une image-miracle. Les diapositives, c'est une référence à la manière d'enseigner l'histoire de l'art, mais surtout à la fameuse soirée diapo qui n'existe plus. C'est l'idée du souvenir, de quelle image on parle.

Quant aux structures, ça va dans la continuité de l'expérience cinématographique. Qu'est-ce qu'on peut faire avec une exposition qu'on ne peut pas avoir au cinéma ? Du déplacement, un parcours physique dans un espace scénographié, des espaces isolés. J'aime beaucoup l'idée de créer du sens par le dispositif dans lequel le film est inclus. ■



L'Observatoire, extrait vidéo, 2017. © Pauline Julier